

**MOURIR  
POUR  
L'ÉTERNITÉ**

*L'encre de Chalveana*



**-1-**

## **Petit chou-fleur**

« Pourquoi es-tu morte ? Pourquoi m'as-tu laissé tout seul ? Tu étais donc si pressée de rejoindre papa et maman ? C'est vrai que tu ne les avais pas beaucoup connus. Des gens bien, généreux. Mais toi, tu n'avais même pas ton permis. Ça devrait être interdit de mourir à cet âge-là. J'espère que tu leur as dit là-haut. Dors bien mon petit chou-fleur. À bientôt ».

Dans le cimetière tout était calme, le crépuscule était doux, l'odeur des chênes volait avec insouciance. Un homme avait le pied posé

sur le marbre d'une pierre tombale. Il quittait déjà ce lieu apaisant, marchant sur l'arrête du trottoir, les mains dans les poches, en pensant au hachis parmentier surgelé et à la bonne nuit de sommeil qui l'attendaient chez lui.

Il manqua de trébucher sur une cannette de soda érodée par le temps qui passe. Ses mains rouillées endormies dans ses larges poches, il sourit en imaginant ses dents et son nez écrabouillés après cette hypothétique chute...

« Le temps qui passe... Le cimetière, la vie, une cannette rouillée, un homme maladroit, la mort et retour au cimetière... Bah, c'est pas si mal finalement ! »

Le temps passe plus vite en train. Son appartement était trop grand. Une évidence. Trop de mètres carrés et si peu de babioles inutiles. Il décongela son hachis parmentier, but un verre d'eau tiède et s'allongea sur son grand lit.

« Petit chou-fleur... je vieillis toujours aussi lentement, quoi que je fasse... Il ne me reste que ces expériences de petit chimiste pour passer le temps à attendre mon amie la faucheuse... et malheureusement je ne suis ni dépressif, ni pessimiste... »

**-2-**

## **Marre de chocolat**

30 Juillet, dans un laboratoire comme il en existe trop sur Terre. La lumière du soleil avait du mal à percer au travers de stores coincés depuis la création de l'univers. Richard Caplan, chercheur émérite au CNRGC, le prestigieux Centre National pour la Recherche Gustative et Culinaire, avait littéralement le nez dans un précipité jaunâtre, ses yeux emprisonnés derrière d'énormes lunettes de protection dont le verre

gauche faisait défaut. Richard n'aimait pas être dérangé ; un euphémisme grossier qui cernait bien sa personnalité de renfrogné maladif. Il n'aimait pas grand-chose d'ailleurs, ce bougon et cynique homme de science, de paris stupides et de défis scabreux. Alors, quand un individu étranger à son univers pénétrait sans vergogne et sans prévenir dans son bureau scrupuleusement désordonné, son visage tout entier se plongeait dans une obscure impatience...

— Richard ! Tu as reçu un colis ! Je le pose sur ton bureau, d'accord ? lâcha cet homme vif, sémillant et engageant, dans son complet droit à deux boutons Versace, taillé à la perfection.

— Qu'on me laisse tranquille. Pour l'amour du ciel, cette expérience n'a pas de prix ! gronda le chercheur dérangé.

Il gardait une posture de chien traqué, le dos courbé sur sa table rugueuse et l'œil menaçant. Mais l'opiniâtre troubleur de paix ne semblait pas perturbé par le poil hérissé du cabot :

— Bof, que tu réussisses ou pas ton expérience, ça ne change pas grand-chose, tu recevras toujours tes 7000 euros, comme nous tous ici.

— 7253, sans compter mes bonus de conférencier. Soyons précis. Maintenant fiche-moi le camp, petit vautour ! insista Caplan.

Le vautour en question s'appelait Sébastien Brayer. Un visage séduisant, toujours bien coiffé. Il était relativement jeune, l'âme fureteuse et l'œil investigateur, et travaillait aussi pour le CNRGC, dans la division des éléments à hauts risques. Bizarrement, il avait pris l'habitude de s'occuper du rare courrier de son collègue, depuis son arrivée au sein du laboratoire.

— Tu es en train de mélanger l'acide sulfurique avec l'eau pour tes plantes, ce n'est pas recommandé normalement..., fit remarquer Brayer d'un ton sec mais diplomate.

Richard Caplan décida de répondre avec un curieux sens du pragmatisme :

— Ce n'est pas avec des recommandations que j'en suis là à 46 ans, enfin pas entièrement. Tu as gagné. Tu es officiellement plus collant que mon dentiste, toi.

— Ton dentiste ? Oh, oui... Ton ex-femme, tu veux dire.

— En effet, j'ai toujours détesté les dentistes et les femmes, alors une combinaison des deux, tu peux imaginer le résultat, hein ?

— Je crois...

Sébastien Brayer l'observait de bien trop près, ce qui avait le don d'irriter considérablement le chercheur concentré. Il s'offusqua :

— Et tu regardes quoi au juste ? Tu veux me faire rater l'expérience avec ton souffle humide sur ma nuque sensible ?

Caplan ne jetait même pas un regard sur son collègue, déversant son impatience avec un flegme et un contrôle impressionnant. Inamovible, il ne mettait surtout pas en péril les résultats de son expérience. Son esprit imperturbable semblait accompagner de petits grumeaux noirs qu'il incorporait dans une fine éprouvette avec la délicatesse d'un hippopotame grognon.

Malheureusement pour lui, son collègue avait la langue toujours aussi bien pendue :

— Oh, allez, je sais que tu ne m'en veux pas pour hier. Avoue-le, tu es ravi de pouvoir présenter le projet du labo auprès des futurs actionnaires, n'est-ce pas ?

— Je m’incline devant le grand maître du sarcasme, grimaça Caplan. Non, je n’irai pas. Sache que je n’ai nullement l’intention de blablater pendant tout mon samedi matin avec notre mère fouettarde...

— Quoi ? Oh, tu parles de Klara..., comprit Brayer avec un sourire d’ange qui en disait long.

— Et toi tu parles trop. Du balai, parasite perturbateur, tu vas faire foirer mon expérience à force de caqueter !

La masse imposante de Caplan se décidait enfin à se lever. Un corps solide, bien charpenté. Un grand gaillard de 185 centimètres qui avait parfois des allures du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich, dans *le Voyageur contemplant une mer de nuages*. Il retira ses grosses lunettes de protection qu’il déposa soigneusement entre une peau de banane en décomposition et un presse-papier en forme de Mirage-2000. Il saisit ensuite un sac en peau de mouton posé négligemment entre son caoutchoutier et ses jacinthes. Son visage mal rasé très banal, se satisfaisait d’un nez relativement volumineux pour se distinguer du commun des mortels. Son accoutrement était toujours aussi

inattendu pour Brayer : aujourd’hui, il portait un pantalon noir tout neuf – acheté en solde chez Carrefour – et une veste de sport bleu Adidas à rayures blanches. Seul son béret basque avait la chance de ne jamais perdre sa place au sommet de son crâne brun grisonnant, légèrement dégarni. Sans oublier ses sempiternelles sandales marron usées sous les semelles. Potentiellement, Richard Caplan pouvait devenir l’homme le plus dépareillé au monde avec un peu plus d’efforts et de motivation.

Bien que n’importe quelle pièce de sa tenue vestimentaire aurait pu porter à commentaire, Brayer, toujours aussi volubile, préféra se contenter d’une remarque au sujet de son travail :

— Si tu veux mon avis, trouver un antiacide pour le jus de citron... c’est indigne de ta réputation...

— Ah, ce que tu peux être stupide mon pauvre Brayer... L’antiacide est un prétexte astucieux... Je suis couvert pas le programme du trafic du goût, mais en réalité je suis sur le point de faire une découverte fantastique..., avoua Caplan en toisant son compère.

— Voilà que tu t’apprêtes à partager des informations concernant ton travail maintenant ? Ne suis-je pas un parasite perturbateur ? se souvint Brayer en haussant les épaules.

— Tu n’es pas qu’un parasite... tu es aussi un ami qui prendra ma place samedi si je lui dis la vérité sur cette expérience, n’est-ce pas ?

— Quel chantage puéril ! Mais ça ne m’étonne pas venant de toi. Tu crois vraiment que ton humeur de yéti et ton haleine de tarte au citron vont me convertir ?

Richard Caplan décocha un sourire charmeur bien trop surjoué pour être naturel. Il triturait la porte de son bureau en la poussant machinalement. Les gonds rouillés accablaient les tympanes de Brayer d’un affreux couinement, semblable à l’agonie d’un cochon qu’on égorge.

— Et mon charisme magnétique ? s’amusa Caplan en donnant plus de vigueur aux couinements infâmes.

Sébastien Brayer soupira longuement avant de franchir le pas de la porte. Soudain, il se retourna :

— Tu vois, c’est exactement pour ça que tu n’as aucun autre ami à part moi !

— J'ai des tas d'amis, dans le monde entier, mais tu ne les vois pas, c'est tout ! se justifia Caplan.

— Vraiment ?

— Oui, tu es *vraiment* très irritant aujourd'hui ! Mais je m'en accommoderai. Accompagne-moi chez Matéo, j'ai un peu faim, invita Caplan d'un geste de la main.

Brayer jeta brusquement un dernier regard curieux vers le bureau entrouvert. Il apostropha son collègue qui marchait déjà dans le couloir froid.

— Et ton colis, tu ne l'ouvres pas ? C'est assez étrange que tu reçoives un colis de cette taille, non ? Toi qui détestes Internet, les réseaux sociaux, le téléphone et tous types de messages qui pourraient être considérés comme une forme de communication entre êtres humains...

Le chercheur aux sandales marron se figea avant de faire volte-face :

— Chut..., grimâça Caplan le doigt sur la bouche, regarde, là-bas, au fond du couloir, c'est Geyson... Chauve, gras, bête comme ses pieds, *Brrrrr...* même ses mocassins Weston me dégoûtent !

L'homme ainsi vilipendé était un cran au dessus hiérarchiquement, ce qui faisait toute la différence dans le comportement des gens la plupart du temps. Il marchait d'un pas hautain et régulier, plongé dans des dossiers ennuyeux. Soudain, il redressa la tête et aperçu celle du cynique chercheur :

— Caplan ! Je voulais vous voir ! Dîtes-moi... vous avez rédigé les résultats de vos travaux sur les molécules rares pour la réunion de samedi, n'est-ce pas ? interrogea Geyson, d'un ton méprisant, en approchant de son interlocuteur.

— Non, répondit simplement Caplan d'un sourire hypocrite.

— Je n'aime pas votre ton, Caplan. Vous ne changez donc pas. Toujours aussi têtu, comme tous les ânes ! répliqua Geyson à quelques mètres de lui.

Les trois hommes se croisèrent comme des fantômes et Brayer empêcha Caplan de tenter un monologue grivois et cinglant sur le besoin de vomir à la vue d'un supérieur hiérarchique aussi nul que lui.

— Ce gars ne sait même pas ce qu'est une molécule, il m'énervé ! lança Caplan en rentrant au réfectoire.

— Tu exagères. Il ne fait que son boulot, il n'est pas si terrible, répondit Brayer en saluant un petit bonhomme à lunette, le cuisinier, juste assez grand pour atteindre un plat de macaronis au fromage destiné aux employés du laboratoire.

Caplan entretenait un rapport assez spécial avec le reste de l'humanité. Un mélange de désintérêt et de fatalisme qui le gratifiait d'une aura de nonchalance particulièrement remarquable. Pourtant, avec certains de ses contemporains, il daignait leur accorder un semblant de reconnaissance, à sa façon...

— Salut Matéo. Alors, tu as craché dans son plat, comme convenu, hein ? dit Caplan en pointant l'assiette de son collègue qui réagissait d'un air à la fois désabusé et amusé.

— ...

— Tu pourrais répondre ? continua Caplan. Allez, un clin d'œil au moins, non ?

— Richard ! C'est déplacé et tu sais pourquoi ! répliqua Brayer, offusqué.

Effectivement, Matéo le cuisinier était muet de naissance ; sa spécificité attirait les farces de Caplan comme le miel attire les ours. Il ne faisait pas grand cas des pitreries du chercheur, droit dans son tablier, la louche toujours prête à servir de belles portions. Quant à lui, Sébastien Brayer n'était pas du genre à rigoler du handicap d'autrui. Il donnait l'impression de constamment jouer le rôle de l'employé modèle, politiquement correct en tous points.

— Bah... ce brave Matéo ne nous dira rien si on le taquine un peu ! insista Caplan en faisant glisser son plateau devant lui.

En guise de réponse, Brayer se précipita vers les tables. Le réfectoire était une cantine tout à fait banale, avec une cinquantaine de chaises autour d'une quinzaine de tables rectangulaires. Caplan balança son plateau aux ordures en passant devant une grosse poubelle bleu ciel ; il s'assit en face de Brayer, habitué à cette comédie quotidienne, et il sortit une boîte blanche en plastique de son gros sac en peau de mouton.

— Ce n'est pas bien de se venger sur la nourriture, c'est du gaspillage. Tu n'as toujours pas obtenu la permission d'avoir une place attitrée

à la cantine à ce que je vois, dit Brayer en plantant sa fourchette dans la montagne de pâtes au fromage fondu.

— Non, toujours pas, c'est regrettable... je n'ai pas non plus obtenu le droit d'organiser une fête costumée en l'honneur de la St Jules, répondit Caplan en posant délicatement sa boîte en plastique devant lui.

Brayer était un homme cultivé et intelligent mais il n'étalait pas son savoir à tout va. Caplan le savait et il appréciait ce trait de caractère chez lui en martelant que la culture, c'est comme la confiture : moins on en a, plus on l'étend...

— La St Jules ? Tu veux dire, Pâques ? demanda alors Brayer.

— Non, *Lassinjul*, le créateur du chocolat qui ne fond pas, rétorqua sobrement Caplan en ouvrant sa boîte blanche pour finalement en sortir un pavé de chocolat noir, gros comme quatre boîtes de DVD empilées.

Caplan fouilla alors dans la poche gauche de sa veste de sport et posa sur la table l'éprouvette dans laquelle il avait entreposé les fruits de son expérience matinale. Il déversa rapidement l'ensemble du contenu sur le pavé en

chocolat. Les grumeaux noirs commencèrent alors à fusionner avec le chocolat, creusant de petits trous lentement.

— C'est ton repas ? Tu ne le trouves pas assez épicé ? s'amusa Brayer en engloutissant une famille de macaronis avec leurs douze enfants.

— Destruction moléculaire parfaite, sans acide, sans chaleur. Je viens de prouver à ce vieux fou de Lassinjul que son chocolat n'est qu'une mascarade aussi grosse que lui ! se félicita Caplan en regardant le chocolat comme un enfant devant du chocolat.

— Tu veux dire que tu as passé ta matinée à prouver à un type que tu connais à peine que son chocolat c'est du petit lait ! Et ton rapport pour samedi ?

— Tu t'en occupes, comme convenu. Je t'ai montré mon secret et donc tu dois respecter notre accord, affirma Caplan avec un flegme effrayant.

— Quoi ? Tu te fous de moi ? Je n'ai rien dit du tout ! Richard, c'est ridicule, je...

C'est alors qu'une femme au regard perçant posa ses mains sur la table des deux collègues, faisant sursauter les deux hommes et un bataillon de macaronis échappés de l'assiette de Brayer.

Ses longs cheveux bruns manquèrent de contaminer l'expérience chocolatière de Caplan. Ses yeux déterminés et radieux savaient convaincre le diable lui-même d'aller se confesser. Son nez fin avait les proportions opposées à celui de Caplan. Elle avait du pouvoir. Elle était belle. Elle savait parfaitement jouer de son statut et de ses charmes pour obtenir des hommes une productivité infaillible. Enfin, tous les hommes sauf Richard Caplan... Elle sourit poliment puis commença à s'exprimer :

— Bon appétit, Sébastien, dit-elle en voyant deux pâtes s'enfuirent de la bouche ouverte de Brayer. Caplan, j'ai vu Geyson et il m'a dit que vous n'aviez pas terminé le rapport pour la réunion de samedi. C'est très important pour le laboratoire et vous êtes le responsable de cette recherche, dois-je vous le rappeler.

Caplan accepta avec courage l'affrontement visuel que Klara lui avait imposé pour obtenir les réponses qu'elle était venue chercher. La guerre était violente ; il n'abandonnait pas. Pourtant, la jeune femme était douée pour faire plier les plus réticents. Finalement, le mutisme de Caplan céda

mais pas son regard qui triompha de l'assaillante quelque peu échaudée par la bataille :

— Klara Park... Notre belle directrice. Je n'ai jamais dit à cet empaffé de Geyson que le rapport ne serait pas présenté samedi. Vous m'avez obligé à devenir le chef de projet et il sera terminé à temps, s'emporta calmement Caplan en fixant maintenant sa marre de chocolat complètement fondue.

Il détourna à nouveau le regard de son expérience particulièrement salissante pour croiser une nouvelle fois celui de la directrice du CNRGC, Klara Park. Elle semblait agacée, presque en colère :

— Je vous ai nommé à la tête de ce projet parce que vous êtes le meilleur. Vous êtes têtu, vos goûts vestimentaires sont immondes et vous haïssez les protocoles mais vous, Richard Caplan, vous êtes le meilleur ici. C'est votre job, alors finissez-le, et lavez cette table, Silène du service de nettoyage n'est pas votre esclave.

— Pas encore..., lança Caplan avec des yeux trop machiavéliques pour être crédibles.

Klara Park prit aussitôt la direction de son bureau et Sébastien Brayer avala enfin sa bouchée

de macaronis au fromage. La directrice avait une silhouette aux courbes idoines qui épousaient gracieusement son tailleur parfaitement échancré. Elle avait appris à se satisfaire de la gouaille de Caplan, de sa verve particulière et de ses excès d'humeur. Elle avait aussi appris de certaines déceptions amoureuses plus récentes et son caractère pointilleux masquait certainement une grande frustration.

— Tu as entendu la patronne, il me faut ce rapport pour samedi sur mon bureau, dit simplement Richard Caplan en photographiant la flaque de chocolat dégoulinant jusqu'au sol, puis en y prélevant un échantillon qu'il glissa rapidement dans sa poche.

— Ce n'est pas à moi de faire ton travail, Richard ! rappela Brayer en réajustant le nœud de sa cravate.

— Mais je te connais. Oui, je connais tes faiblesses, ta faiblesse : tu es curieux. Voilà ce que je te propose : je t'échange la rédaction du rapport qui est déjà dégrossi et déposé dans le tiroir de ton bureau, contre la vérité sur mon projet personnel secret. Allez, j'ai une belle écriture !

— Quel projet personnel ? Ton chocolat fondu ? Non merci !

— La vie éternelle, jeta maladroitement Caplan.

— Quoi ? De quoi tu parles ? grimaça Brayer.

— Donc c'est d'accord ? Tu t'occupes de ce rapport sans intérêt ?

— Heu... Ah, mais je ne... Oh bon ça va, je le ferai ! Mais dis-moi tout !

— Entendu. J'attends un colis très important. Celui que tu m'as apporté ce matin probablement. C'est un collègue Slovaque qui me l'a envoyé. Il a fait une découverte extraordinaire...

— Ah oui ? Alors, quoi... continue ! s'impatientait Brayer en approchant son oreille de la bouche de Caplan.

— Viens avec moi, je vais te montrer. Il nous faut du calme et de la discrétion. Finis tes pâtes et allons-y, mon ami.

**-3-**

## **Framboises moisis**

Quelques minutes plus tard, Richard Caplan, suivi comme son ombre par Sébastien Brayer, quitta le réfectoire pour retourner dans son célèbre « bureau à expérience » afin de récupérer le colis.

— Ce colis ? Qu'est-ce que c'est ?  
questionna Brayer, en poursuivant son illustre collègue.

— Tu vas voir. Ça risque d'attirer des convoitises si mon ami Slovaque ne s'est pas trompé.

— Pourquoi te l'a-t-il envoyé ?

— Tu n'as pas entendu la dame ? Parce que je suis le meilleur.

— Ta modestie est sidérante. Mais Richard, si c'est si important, ton ami Slovaque aurait gardé ce secret, non ?

— Mais il n'en sait rien encore ! Enfin, il se doute mais... Je lui ai dit que je pratiquerais une expertise pour lui. Je ne suis pas un voleur. Il n'est pas au courant de ce que c'est réellement en fait et quelle procédure à adopter. Moi j'ai ma petite idée, sourit Caplan.

— Mais bon sang, qu'est-ce que c'est ? s'emporta Brayer.

— Chut, moins fort, des gens travaillent ici...

Ils pénétrèrent finalement dans le bureau de Caplan, celui qui sent le renfermé et un mélange d'ananas et de framboises moisies. La pénombre et l'anxiété étaient presque palpables alors qu'un profond sentiment d'angoisse s'empara des deux hommes quand ils scrutèrent rapidement la

paillasse qui servait de poste de travail. Un silence anormal régnait dans le laboratoire tout entier. Richard s'approcha de son caoutchoutier planté devant la fenêtre sombre et posa sa main droite sur la surface froide et carrelée de sa paillasse. Les ténèbres hantaient son visage.

— Il n'est plus là, constata-t-il sans détour.

— Le colis n'est pas sur ton bureau ? Mais il me semblait que tu l'avais posé ici avant d'aller manger avec moi pourtant ! se rappela aussitôt Brayer, anormalement agité.

— Je sais. Quelqu'un l'a dérobé.

— Attends, personne ne sait ce qu'il contient, même pas moi ! Ça n'a pas de sens !

— Et pourtant il a disparu ! Tu le vois bien, non ? gronda Caplan, affligé, une fois n'est pas coutume, en posant son béret sur la chaise d'un geste inconscient qui l'aidait à réfléchir.

Aussitôt, un coup de feu retentit dans le hall du laboratoire et des cris survinrent, brisant le silence pesant. Richard et Sébastien se regardèrent dans les yeux avec stupeur, avant de courir en direction de l'entrée. Ils dévalèrent les escaliers et arrivèrent finalement devant la superbe réception

du grand laboratoire qu'était devenu le CNRGC grâce aux efforts de Klara Park.

Geyson gisait sur le carrelage ivoire avec du sang sur sa chemise blanche. Tandis que Brayer constatait l'effroyable vérité sans réaction, Caplan enjamba le pauvre homme et accourut sur le parking. Le ciel était nuageux. Une camionnette jaune démarra en trombe, filant vers l'autoroute non loin.

— Richard ! Il est mort ! annonça Brayer essoufflé qui venait de rejoindre son collègue dehors.

Il posa les mains sur ses genoux en regardant l'asphalte noir immobile.

— Je n'ai pas pu lire la plaque d'immatriculation de la camionnette, dit Caplan, dépité, en se passant la main sur le menton.

— Tu avais raison, quelqu'un est au courant pour ton colis, et c'est plus important que ce que tu imaginais.

— Oui, je m'en doute. Mais c'est plus qu'étrange puisque je n'en ai parlé à personne. Je suis le seul à comprendre l'importance de ce colis. Même mon collègue Slovaque était plus ou moins indifférent...

— Ou bien il savait pertinemment la vérité et il t'a fait croire le contraire, réfléchit Brayer. J'ai trouvé le colis dans ton casier à 11h40, en revenant des archives. Le courrier passe à 14 heures d'habitude.

— C'est bizarre, et je ne devais pas recevoir le colis cette semaine de toute façon..., ajouta Caplan.

Klara Park déboula sur le goudron tiède du parking, le visage choqué et les mains encore tremblantes. Elle ouvrait grand ses lèvres roses pour pouvoir respirer plus facilement :

— Sébastien, Caplan, ça va ? Quelle horreur ! paniquait-elle.

— Klara, calmez-vous bon sang ! Avez-vous vu quoi que ce soit ? Avez-vous vu le tueur ? demanda Richard Caplan calmement.

Le mot tueur fit tressaillir la jeune femme qui visiblement ne comprenait pas :

— Quel tueur ? De quoi parlez-vous tous les deux ? Caplan, c'est grotesque de me faire peur de la sorte ! Venez donc nous aider à nettoyer !

— Quoi ? Que devons-nous nettoyer ? demanda Brayer, surpris.

— La cantine bien sûr ! Vous avez vu, non ? Vous étiez là-bas ? Le four a explosé dans la cuisine, mais Matéo a éteint l'incendie, Dieu merci !

Caplan aperçut aussitôt une épaisse fumée noire s'échapper des fenêtres de la cantine. Il leva son regard vers le ciel menaçant, présageant d'un orage à venir, puis retourna au pas de course dans le hall lumineux de la réception du laboratoire.

Le corps de Geyson avait disparu.

— Où est Geyson ? Klara, où est-il ? demanda-t-il expressément.

— Pourquoi courez-vous comme ça ? Vous agissez bizarrement vous deux. Sébastien, qu'est-ce qui se passe ? questionna la directrice en suivant Caplan dans la cantine.

— Je n'en ai aucune idée, avoua Brayer, on a entendu un coup de feu et Geyson...

— ...Et Geyson m'a encore accusé d'avoir fait sauter la cuisine, compléta brusquement Caplan en se retournant. Quel traître celui-là ! ajouta-t-il enfin en couvrant la voix de son ami.

— Bon, eh bien vous devrez rapidement régler vos différends avec lui, je vais m'occuper du four et de tout ce bazar. Bonne journée

messieurs, dit poliment Klara Park en tournant la tête, désabusée.

— À quoi tu joues, Richard ? chuchota Sébastien alors que Caplan faisait demi-tour pour retourner dans le grand hall de la réception.

— Ça ne servait à rien de la mettre au courant ; il n’y a aucune trace du corps de Geyson. Ce n’était donc pas le tueur dans la camionnette jaune..., analysa Caplan en regardant dans le moindre recoin du grand hall, à la recherche d’indices cachés.

Brayer tentait de suivre son ami. Il émit une hypothèse :

— Ou alors ils étaient deux. L’un d’entre eux a très bien pu déplacer le corps pendant que nous étions dehors...

— Mmmm... À moins que Geyson..., réfléchit Caplan en touchant le sol de ses gros doigts à la recherche d’hémoglobine. Aucune trace de sang...

— Geyson est mort, j’ai constaté le pire avant de te retrouver dehors, Richard !

— Pour l’instant il n’y a rien à faire. S’il n’est pas là demain, tu auras raison. Sinon...

Attends... Mince, c'est quoi ça ? C'est une lettre ? Elle n'y était pas avant !

Deux chaises Louis Ghost, du vide, et une ambiance *Yoo Gramercy* à la Philippe Starck, une bonne partie des crédits de recherche passaient dans le design du grand hall de réception. Une façon comme une autre d'afficher la bonne santé du laboratoire. Caplan n'avait pas besoin d'être nyctalope pour apercevoir une missive discrète négligemment déposée sur le rebord du comptoir en cristal satiné de l'accueil. C'était une petite enveloppe à l'odeur de chocolat avec « *Caplan* » écrit dessus. Elle contenait un message :

« URGENT CHEZ NIMUS »

— Nimus ? lut Brayer par-dessus l'épaule de son collègue.

— Dépêchons-nous de partir d'ici. Nous n'avons qu'une seule piste et je m'inquiète pour elle. Le tueur essaie de nous faire peur, à moins qu'il essaie de nous attirer là-bas..., songea Caplan de sa voix fluide.

— Qui est Nimus ? demanda Brayer.

— C'est notre cher maître chocolatier, Jan Nimus de Lassinjul. Un génie qui pense être capable de modeler tout ce qui existe dans ce monde en créant de nouvelles molécules. Il a des goûts un peu spéciaux, il adore le chocolat et le goulasch.

— Non ! Oh non ! Ne me dis pas que c'est lui ton Slovaque !

— Tu es perspicace. Malheureusement, le tueur de Geyson l'est tout autant...

**-4-**

## **Experte en four**

L'horloge digitale de la gare devait être en panne puisqu'elle restait désespérément grise. D'ailleurs, il n'y avait pas que les horloges qui étaient désespérément grises dans la région parisienne. Le ciel et les vivants aussi. La mine sombre de toutes ces pauvres âmes se confondait avec la morosité ambiante. Pourtant, depuis quelques minutes, la gare se mit à bourdonner d'une activité débordante ; le train approchait. Tous ces gens qui déambulaient en évitant de percuter leurs voisins, c'était cocasse et affligeant

à la fois. Caplan les regardait vivre sans aucune complaisance envers eux. Ses congénères ne l'intéressaient pas.

— Jan Nimus de Lassinjul habite aux abords d'un petit village près de la frontière allemande. Il est très riche, théoriquement à la retraite, mais toujours actif par ses publications. Nous nous sommes rencontrés il y a une dizaine d'années de ça, lors d'une conférence. C'est un homme très sympathique et discret. Début Juin, il m'a envoyé un courrier dans lequel il me parlait d'une découverte intéressante qu'il venait de faire lors d'un voyage. Il semblait peu enthousiaste mais il voulait mon avis d'expert moléculaire, expliqua Richard Caplan, assis sur le quai de gare.

— Peu enthousiaste ? reprit Brayer.

— Bah, une lettre est une lettre, ça ne vaut pas un vrai visage et une bonne expression faciale.

— Le train est bien arrêté, nous pouvons embarquer. C'est bien celui là, il va à Strasbourg, constata Sébastien Brayer en montrant un TGV.

Les deux hommes s'installèrent dans un compartiment étroit mais suffisamment lumineux. L'œil avisé de Brayer décela un regrettable amas

de poussière sur les accoudoirs libres. En face, une femme aux cheveux d'argent se reposait la tête, collée sur un petit coussin. Elle devait avoir la soixantaine passée et son visage terne trop ridé ne faisait qu'amplifier cette impression.

Sébastien Brayer ne tenait pas sur place. Il pencha la tête à travers la fenêtre entrouverte du train, le regard sur le quai, pour constater qu'une vague régulière de passagers montaient encore dans les wagons. Il se rassit.

— Nous sommes en avance. Encore un bon quart d'heure et on roule..., marmonna-t-il.

Caplan était perdu dans ses pensées et ses hypothèses concernant l'affaire.

— C'est quand même étrange que Klara Park n'ait vu ni le corps ni le tueur, se remémora Brayer. Elle est arrivée peu de temps après moi sur le parking. Franchement, il m'arrive de douter réellement de ce que nous avons vu dans le hall.

— Une minute, tout au plus... Une minute s'est écoulée avant que nous revenions tous les trois dans le hall de la réception, dit Caplan, pensif. Je suis persuadé que la camionnette est une fausse piste alors, réfléchissons...

Brayer toussa légèrement en prenant soin de mettre sa main devant la bouche. Il acquiesça mécaniquement :

— Si l'on considère que Klara n'a rien vu... il n'y a guère que 30 secondes pendant lesquelles personne ne se trouvait dans ce fichu hall de la réception.

Caplan fixait le bouton poussoir d'arrêt d'urgence. Il continua :

— Exactement. Geyson est plutôt lourd, enfin, je veux dire son corps l'est, lui aussi d'ailleurs mais ce n'est pas le problème pour l'instant. Même en admettant qu'ils étaient deux, nous savons qu'ils n'ont pas pu le porter dehors, ni vers la cantine toute retournée par l'accident de four. Nous savons également que Klara Park était dans son bureau de l'autre côté du réfectoire et qu'elle n'a rien vu d'étrange... Le seul endroit vide et potentiellement accessible en trente secondes par deux hommes transportant un cadavre, ce sont les étages...

— Ils se seraient échappés par le toit ?

— C'est la seule explication, conclut Caplan d'un air soucieux. Mais il n'y a aucun moyen de sauter du troisième étage avec un

cadavre sans se faire remarquer, c'est relativement impossible. Néanmoins, il y a quelque chose qui me tracasse encore plus.

Caplan regardait maintenant son ami dans les yeux. Il venait d'avoir les prémices d'une idée :

— L'explosion du four a masqué le coup de feu, c'est une certitude. Tout le personnel du labo était au réfectoire sauf nous deux. Nous sommes donc les seuls qui ne pouvaient pas savoir que le four avait explosé et donc...

La vieille femme ridée ouvrit les yeux et interrompit Caplan gentiment. Elle était souriante, des cheveux blancs bien coiffés, un visage digne mais affaibli par une dystrophie musculaire facio-scapulo-humérale.

— Pardonnez-moi de vous interrompre messieurs, j'étais cuisinière à Nemours pendant 40 ans et votre histoire de four qui explose est intrigante... Puis-je vous poser une question ?

— Mais bien sûr madame, signifia Brayer d'un sourire charmant.

— Vous êtes si jeune tous les deux... et si mignons ! Ah je me rappelle de ma jeunesse à

Nemours, le bal et Alfred, divaguai doucement la vieille femme.

— Alfred ? Votre mari ? demanda poliment Brayer.

— Non, mon hamster, voyons ! Il avait tendance à se sauver de son dortoir...

— Son... dortoir ? insista Brayer d'une grimace amusée.

— Oui... ma parole, vous êtes sourd mon jeune ami ! Sa cage était aménagée, si vous préférez. Bref, Alfred aimait...

Caplan s'impatienta et interrompit les souvenirs de cette dame de manière abrupte :

— On se fout d'Alfred le hamster, mamie ! Pardonnez mes manières... quel est votre nom, madame ?

— Oh, mon nom c'est Verra Manadoray.

— Alors Verra, vous aviez une question, non ? reprit Caplan d'une voix plus mielleuse, en essayant de se calmer.

— Mais j'y venais avant votre grossière interruption. Vous devriez prendre le temps de vivre, nous ne sommes pas encore arrivés vous savez. La vie est courte ! sourit-elle à nouveau.

— Mon ami Richard n'est pas méchant, il vient juste de subir... un terrible choc, la perte d'un ami... un... accident de four..., expliqua Brayer avec bonne humeur.

— Oui, un ami très proche... un choc... sa mort m'indiffère, heu... me sidère ! grimaça Caplan en fusillant Brayer des yeux, désolé d'avoir dû mentir à ce point.

Verra offrit une moue triste et emplie d'une sincère compassion.

— Oh je suis navrée, je ne pouvais pas savoir... le petit Alfred est mort aussi dans un accident de four. Les accidents de four sont toujours traumatisants. Votre four, il a explosé comment ?

— Comment ça, *comment* ? demanda Brayer.

Les explications de la vieille dame illuminèrent le visage de Caplan :

— Eh bien, si c'est un vieux four à gaz, comme celui dans lequel Alfred aimait jouer, je suis sûre qu'une belle explosion est possible dans certains cas, mais...

— Mais oui, Brayer, elle a raison ! lança Caplan fougueusement.

— Mais elle n'a même pas fini son explication, dit Brayer.

— Pardonnez-moi madame, mais j'ai très bien compris où vous vouliez en venir. Pour votre information, je détestais le mort, mais par contre sa mort est passionnante et me trouble assez. Merci ! Nous devons partir ! Mes amitiés à Alfred, salua Caplan.

— Je vous en prie, gardez l'œil et le bon et ne vieillissez pas surtout ! s'amusa la vieille femme alors que Caplan et Brayer se faufilèrent jusqu'à la porte de sortie et sautèrent du train qui s'apprêtait à partir.

— Tu vas m'expliquer ? On ne part plus chez Nimus ? s'enquit Brayer.

— Il attendra ! Nous avons négligé des indices au laboratoire. Les tueurs voulaient que nous partions le plus vite possible, c'est pourquoi ils ont écrit "*Urgent chez NIMUS*" dans l'enveloppe. Ils savaient que je connaissais ce vieux fou et que je me précipiterais chez lui pour en savoir plus et pour le protéger. Mais le four est électrique ! Électrique, tu entends !

— Ton raisonnement m'enterre, Richard.

— Ah, mais c'est pourtant évident ! Il n'y a pas eu d'explosion dans la cuisine !

— Il n'y en a pas eue ? Mais pourtant, Klara...

— Elle n'est pas experte en four non plus ! Nous devons vérifier certaines choses avant d'aller plus loin. Viens, retournons au laboratoire.

— Très bien, mais je comptais rédiger ton rapport dans le train... Demain, c'est samedi, et le temps me manque pour...

— Oublie ce rapport sans intérêt. Si les choses se déroulent comme je le pense, je ne serais pas présent à la réunion de demain, conclut Caplan.

© L'encre de Chalveana – 2015  
<http://chalveana.webnode.fr/>  
<https://chalveana.wordpress.com/>  
<https://www.wattpad.com/user/Chalveana>  
<https://twitter.com/Chalveana/>  
[freedowars@gmail.com](mailto:freedowars@gmail.com)  
0632072265